

Image Freepik.com

LIBRE COMME L'AIR

Laure Enza

Le soleil d'automne filtre à travers les rideaux et nimbe ma modeste chambre d'une lumière presque joyeuse. Je suis réveillée depuis longtemps, mais je n'ose bouger, regardant les ombres de la nuit s'estomper sur les poutres vermoulues, les montants du lit, les fleurs de la tapisserie.

Je tente de respirer calmement, mais l'excitation me gagne. L'aube se fait complice de cet état d'esprit et ruisselle partout. Je ne peux empêcher l'anticipation de me grignoter le cerveau, c'est un mélange d'appréhension et d'emballement difficile à contenir. Mon cœur palpite un

peu trop fort, mes sens en alerte refusent de céder plus longtemps à la mollesse tentatrice de mon édredon. Je perçois même le chant des oiseaux avant que le grand souffle de la ville ne le couvre, avec ses grincements de roues et ses invectives de livreurs.

— Savez-vous qu'il est encore trop tôt pour se lever, mademoiselle Jeanne l'intrépide ? murmure une voix ensommeillée qui me fait sursauter.

Tout à mes élucubrations, j'ai oublié la présence de Jacques dans ma mansarde. Son visage émerge des coussins, ses boucles indisciplinées masquent en partie ses yeux, mais je devine qu'ils pétillent autant que les miens. Je n'aurais pas dû accepter qu'il passe la nuit entière à mes côtés. La logique, la bienséance, ma préparation mentale, toutes ces raisons auraient dû m'empêcher de finir dans ses bras.

Pourtant, malgré une langueur purement physique, j'y ai puisé un réconfort nécessaire. Outre le plaisir engendré par nos étreintes, la présence de mon mentor dans mes draps froissés n'a fait que renforcer ma motivation.

— Vous devriez avoir honte, monsieur le professeur ! Suborner ainsi une de vos élèves est impardonnable ! raillé-je.

J'assène une petite tape à sa main tiède qui se fait entreprenante le long de mes cuisses.

— Non seulement vous cherchez à me distraire de mon objectif, mais en plus vous allez encore provoquer les boniments de ma concierge.

Jacques émet un rire à l'évocation de cette bavarde que nous avons coutume de surnommer *L'écho de Paris*. Toujours à l'affût derrière son rideau de dentelle jaunie, elle nous donne du fil à retordre lorsque nous essayons de

rester discrets sur notre relation. Aux yeux du monde, nous devons tenir notre rôle professionnel si nous voulons garder notre crédibilité.

— Elle pourra témoigner que je suis un professeur dévoué, qui se soucie tellement de la préparation de ses chères élèves qu'il est prêt à y sacrifier des nuits entières !

— Ses élèves, combien exactement ? protesté-je avec un air narquois, monsieur le maître prend ses désirs pour la réalité !

Je n'ignore pas qu'une cour de jeunes filles en fleur gravite autour de ce bel homme au charisme indéniable. Je ne lui en fais aucun reproche, l'administration s'en charge pour moi et tente de tenir à l'écart les tendrons tentés par son art. Sans grand effet, tant qu'elles sont majeures. Je me suis donc résignée à partager mon quotidien avec une cour d'apprenties tout aussi admiratives que moi de notre inventeur de génie, d'ailleurs certaines d'entre elles sont devenues des amies. Cependant, j'ai l'outrecuidance de penser que je suis l'unique à bénéficier d'un attachement sincère et profond de la part de l'homme qui est en train de remonter ma chemise de nuit sur mes hanches. Faussement offusquée, j'écarte la courtepoinette pour sauter du lit.

— Oh non ! Tu es cruelle ! Il fait un froid de gueux !

Je suis moi-même saisie par la différence de température et je regrette presque mon geste. Surtout à la vue du corps nu et offert de mon amant qui ne cherche pas à se réfugier sous les draps. J'enfile adroitement ma robe de chambre avant d'aller raviver le feu dans le poêle. La pièce est si petite qu'elle ne tardera pas à se réchauffer. Mes maigres moyens ne me permettent pas de briguer un autre type de logement, mais au moins, c'est chez moi.

C'est un des rares avantages à devenir indépendante contre l'avis de ses parents.

Ces derniers ne m'ont pas vraiment mise à la porte, néanmoins, ils sont rassurés de ne plus entendre parler de leur fille ingrate depuis que j'ai choisi ma voie. Celle des saltimbanques, olibrius sans avenir, d'après eux. Celle d'une aventurière, d'une révolutionnaire, d'après moi.

Non seulement je bénéficie de l'enseignement de Jacques, cet érudit à la pointe de la technologie moderne, mais je me considère comme son assistante et cela me remplit de fierté. Sans compter que depuis peu, il m'a initiée à d'autres sortes d'exercices qui me ravissent tout autant.

— Reviens, ma douce ! Profitons de cette matinée dans ce nid douillet, propose-t-il en tapotant le matelas qui conserve l'empreinte tiède de mes courbes.

J'hésite un instant devant son air implorant, et surtout à la vue de ses mains habiles, de son membre tendu et de son sourire gourmand. L'ensemble est une promesse de moments agréables, mais ce qui m'attend l'est plus encore. Je secoue la tête et lance d'un air sérieux :

— J'en suis incapable, tu ne peux l'ignorer. Il faut que je me prépare. Je ne veux pas être en retard pour le plus beau jour de ma vie.

Ou le dernier, grince une petite voix à mon oreille que je chasse immédiatement en claquant la porte vitrée du chauffage.

— Voyons, Jeanne, la prestation n'est prévue que cet après-midi ! Nous avons tout notre temps. L'équipe entière s'occupe déjà de l'installation. Tu n'auras plus qu'à te présenter comme une fleur au moment crucial.

— Justement, tu sais mieux que personne que je ne suis pas en quête de célébrité. Je veux faire progresser la science et non pas jouer les divas. La presse s'est bien assez déchaînée sur mon... notre projet. Je rougis encore de toutes leurs calomnies. J'ai besoin de décompresser.

— Je ne demande qu'à participer activement à ta détente, ma délicieuse Jeanne. Je maîtrise maints procédés qui ont donné les résultats escomptés chaque fois que je les utilise...

Je le regarde d'un air ironique.

— Je devine que tu es prêt à te donner corps et âme pour me rasséréner, mais je ne veux pas te faire perdre ton temps. Le frisson de l'inconnu, la tentation du danger, l'ivresse de la liberté ! À mon humble avis, tout cela dépasse de loin l'extase du coït, mon cher.

Jacques rabat l'édredon sur son visage et étouffe un nouveau rire. Nos piques et nos joutes verbales égaient notre quotidien depuis plusieurs mois déjà et n'ont fait que renforcer notre complicité. Il sait que sous la plaisanterie, j'évoque une réalité. Ce qui nous connecte n'est pas notre récente liaison secrète ni l'entente subtile de nos corps. Ce n'est pas non plus l'admiration sans bornes que je lui porte. Nous sommes en symbiose pour une autre raison.

Nous partageons une passion, un peu incroyable, complètement incomprise, follement innovante. Nos destins sont unis par la volonté farouche de découverte et de rébellion qui nous a plus d'une fois conduits au bord du gouffre. Qu'importe ! Nous nous battons ensemble contre les éléments, mais aussi contre le gouvernement. Nous faisons front contre la pusillanimité de nos semblables. Nous sommes épris de liberté, avant d'être simplement épris l'un de l'autre.

J'effectue une toilette de chat dans le petit cabinet qui jouxte ma chambre mansardée, puis, même si je sais qu'il est trop tôt pour cela, j'endosse ma tenue. L'excitation me tiraille. C'est un mélange d'impatience et de nervosité, que je compense par de la méticulosité. Je passe une chemise blanche toute simple que j'ai amidonnée hier soir. Je l'agrémente d'un gilet en laine qui n'a rien de seyant, mais qui sera fort utile pour affronter les frimas de l'automne. Il est hors de question que je m'encombe d'un corsage affriolant ou d'un foulard, même si c'est la grande mode dans la capitale. J'ai besoin de conserver ma liberté de mouvement.

Pour enfiler mes bas, je prends appui sur le pied du lit. Je coule un regard en coin vers mon compagnon et vérifie sa réaction à cette provocation. Il grogne, il fixe mes jambes nues en suivant l'étirement du tissu, mais il ne réagit pas. Il a compris que je suis entrée en mode concentration. Après tout, c'est lui qui m'a appris à maîtriser mes émotions et à canaliser mon énergie.

Une jupe ample en laine chaude et une veste en cuir à boutons dorés complètent ma tenue d'aventurière. J'attache mes cheveux en catogan et enfle un bonnet. Je jette un œil au miroir incliné au-dessus de la commode et je jauge la jeune femme qui me dévisage, déterminée, indomptable. C'est comme si j'avais enfilé une armure, je suis prête à affronter le monde. Le tremblement de mes doigts a enfin cessé, en même temps que les battements erratiques de mon cœur.

— Je vais marcher pour m'échauffer les muscles, annoncé-je en lançant mes bottes.

— Pas question, tant que tu n'as pas pris une solide collation, ordonne Jacques en s'extirpant du lit à regret, je

ne voudrais pas que ma championne se pâme avant même d'avoir accompli son exploit !

Je soupire, mais je sais qu'il a raison. Il quitte spontanément le rôle d'amoureux transi pour celui d'instructeur intransigeant. Je me sens souvent trop proche de lui, mais je devrais conserver une distance de sécurité. Il n'a que six ans de plus que moi, il a des idées aussi échevelées que les miennes, et récemment, il m'a initiée aux plaisirs de la chair. Cependant, Jacques reste avant tout mon mentor. C'est lui le scientifique, le spécialiste. C'est lui, la figure de proue dans cette aventure. Sans son cerveau en ébullition et son caractère déterminé, il n'y aurait même pas d'aventure.

Je m'assois donc docilement sur le rebord de la fenêtre en attendant qu'il termine ses propres ablutions. Le carreau m'offre un morceau de ciel par-dessus les toits. Il est particulièrement resplendissant pour un mois d'octobre parisien, ce qui est un bon présage. Quelques rares nuages accrochent leurs résidus cotonneux à l'horizon, mais je ne les crains pas. Au contraire, ils m'attirent, comme autant de rêves à traverser.

— Si mademoiselle veut bien me suivre, propose Jacques en ouvrant la porte de ma chambre.

Je ne peux m'empêcher de lui trouver fière allure, même s'il n'a pas la haute stature qu'on attend chez un séducteur notoire. Il émane de lui une prestance, une forme de confiance en soi qui m'aimante... ainsi que les péronnelles qu'il forme comme moi, j'en suis bien consciente. Il a jeté une casquette sur ses boucles qu'il n'a pas réussi à dompter. Il est rasé de près, ce qui lui donne un air juvénile malgré ses trente ans. Son corps paraît plus mince qu'athlétique, une fois emmitouflé dans un costume

et un manteau long, mais je sais de source sûre que l'habit ne fait pas le moine. Mon amant possède une musculature harmonieuse et l'endurance qui va avec.

J'accepte son bras avec plaisir et nous dévalons les escaliers sans nous soucier des œillades assassines de *l'écho de Paris*, le nez collé derrière ses voilages ajourés, à toute heure du jour et de la nuit. Qu'importent les ragots d'une vieille pie, alors que la presse s'est déjà chargée de se déchaîner contre moi, entre la diffamation et la parodie. Face à cette levée de boucliers, j'aurais pu souhaiter me faire discrète, renoncer à mon projet, mais c'est l'inverse qui se produit. Je vais leur montrer, à ces rétrogrades aux idées d'un patriarcat révolu, de quoi sont capables les femmes de mon acabit. Je veux moduler les mentalités et pas seulement jouer les marionnettes, les bêtes de cirque en jupon.

Je ne réussis à avaler qu'un repas frugal, malgré l'invitation de Jacques qui a commandé mes plats préférés à la brasserie qui fait l'angle. Il sait que j'apprécie la nouvelle cuisine, les chauds-froids, les produits d'outre-mer et, mon péché mignon, le camembert. Cependant, ce matin, ces aliments me paraissent sans saveur. Sous des airs déterminés, je n'en mène pas large, j'ai presque le cœur au bord des lèvres. La berline que Jacques a louée nous dépose boulevard de Courcelles et nous terminons la course à pied, le long des avenues encadrées de luxueux hôtels particuliers.

La plaine Monceau est déjà animée d'une foule curieuse, agitée, attirée par l'annonce de notre entreprise inédite. Les murmures et les chuchotements, pas toujours amènes, accompagnent notre progression, mais je m'efforce de les ignorer. À mesure que nous approchons

du site, mon cœur bat de plus en plus vite. Les doutes s'immiscent dans mon esprit, mais je les repousse avec force. Je me rends compte que je me cramponnais ridiculement au bras de Jacques, comme une frêle demoiselle. Ce n'est pas l'image que je veux offrir à la plèbe avide. Je m'écarte de lui et avance la tête haute, sans chercher à le dépasser ni à me fondre dans son ombre.

Je n'ai pas parcouru tout ce chemin pour me relâcher maintenant. Je sais que je suis prête, physiquement et mentalement, à affronter les défis qui m'attendent. Rien ne peut entamer ma détermination, ma volonté de réaliser quelque chose de grand, quelque chose qui restera gravé dans les annales.

Jacques, mon complice dans cette aventure audacieuse, s'éloigne encore pour rejoindre l'équipe déjà en place. Il ajuste les derniers détails du fourniment. Son regard sur moi est empreint d'une confiance inébranlable, d'un aplomb qui me rassure et me donne la force de faire face à l'inconnu.

Une sphère majestueuse d'hydrogène se dresse petit à petit au-dessus de nous. C'est un spectacle impressionnant à lui seul, sa taille imposante contraste avec la fragilité apparente de la nacelle, mais je ne laisse pas l'intimidation m'envahir. Je n'en suis pas à mon premier essai. J'ai déjà participé à des ascensions en montgolfière et dirigé moi-même ce genre d'engin en compagnie de mon amie Ernestine, l'année dernière, ce dont nous étions très fières. Cependant, cette fois-ci, je serai seule.

Les préparatifs sont longs et minutieux. Je ne peux m'empêcher de les superviser à mon tour. Nous vérifions chaque détail de l'aérostat, nous assurant qu'il est prêt à affronter les rigueurs du vol, même si le temps est clément.

Personne n'est jamais à l'abri d'une avarie. C'est un peu le but de notre démonstration du jour.

Les regards curieux de la foule se posent sur nous, les murmures se font de plus en plus pressants. Certaines remarques fusent et me blessent, surtout quand elles émanent de commères. Elles sont intriguées, mais parfois méprisantes, au fond de moi, je leur en veux de manquer de solidarité. Néanmoins, je reste concentrée sur ma tâche. Une fois les derniers ajustements effectués, je grimpe à bord de la nacelle, un frisson parcourt mon échine, mais je tente de montrer un masque de sang-froid. Que dis-je ? Je suis l'exemple même de la maîtrise de soi. Visage serein, demi-sourire assuré, regard inspiré. S'il en était autrement, il y a belle lurette que j'aurais pris mes jambes à mon cou.

Les bruits et les chuchotis du public s'atténuent. Un silence presque palpable s'installe alors que le ballon d'hydrogène se gonfle progressivement, prêt à m'emporter vers mon destin. Je sens mon esprit s'épanouir avec une intensité nouvelle. La tension monte en moi, mêlée à une excitation indescriptible. J'ai longtemps rêvé de ce moment, mais à présent que je suis en train de l'expérimenter, il semble presque irréel. J'échange un regard avec Jacques, et je peux voir dans ses yeux la même détermination que celle qui brûle en moi.

Enfin, l'équipe s'écarte prudemment. Avec un bruit sourd, le ballon s'élève comme prévu. Je me sens aspirée vers le néant avec une lenteur à la limite du supportable pour mon caractère impatient. C'est un sentiment indescriptible, presque magique, celui de flotter, d'être libéré des contraintes du sol. Dans une atmosphère recueillie, la populace observe la frêle nacelle qui vacille, avec, seule à son bord, la petite jeune fille que je suis. Je

m'accroche à la rambarde, et même si mes mains sont moites, la sensation de l'air frais sur mon visage me remplit d'une énergie inédite.

Je ne peux m'empêcher de lancer avec panache :

— Adieu, tout le monde !

Ma voix, que je croyais assurée, résonne de façon aigrelette dans le silence du parc. Toutefois, je trouve que je donne bien le change. Les sceptiques ont cessé leurs critiques, les admirateurs gardent la bouche bée. J'ai l'impression que même les chevaux des calèches romantiques du parc se sont immobilisés. L'assemblée tout entière semble retenir son souffle, et moi avec.

La montée vers les cieux est à la fois calme et exaltante. Je me sens comme un oiseau qui s'échappe vers de nouveaux horizons, libre de toutes les contraintes de la vie quotidienne. J'ai déjà ressenti tout cela, mais le but de ce vol précis décuple toutes mes sensations.

Des souvenirs du chemin parcouru me traversent, comme autant d'hirondelles au vol fulgurant. Les jours de préparation minutieuse, les obstacles surmontés, les injonctions qui ont tenté de me faire fléchir. Je n'ai jamais douté de ma capacité à réussir, mais la société le voyait d'un autre œil, ainsi que les instances plus officielles. Je suis déterminée à prouver à tous ceux qui me critiquent que je suis talentueuse. J'aimerais tant pouvoir distinguer, dans la masse informe et vivante qui se presse sur l'herbe, le visage enthousiaste de mes parents.

La ville de Paris s'étale telle une mer de toits, de parcs et de rues à perte de vue. Les monuments emblématiques semblent minuscules, tels les jouets de construction de mon neveu. C'est comme si j'avais pénétré dans un autre monde, où seuls les rêves les plus fous sont possibles. Je

suis soudainement frappée par la beauté qui m'entourne. La majesté de la ville, le miroitement de la Seine, la tranquillité du firmament, la sensation d'indépendance totale. C'est une expérience transcendante que je n'oublierai jamais, mais le meilleur reste à venir.

Ou le pire, me serine encore la petite voix, mais qu'importe !

Pendant que je monte toujours plus haut, je me surprends à sourire. Toutes les appréhensions et les doutes que j'ai ressentis plus tôt semblent s'évaporer dans l'air frais de l'après-midi. Je suis en train de réaliser un rêve que peu de gens ont osé imaginer, et cela me remplit d'une allégresse indescriptible.

Pourtant, même dans ce moment de bonheur intense, une part de moi reste vigilante. Je surveille avec sérieux les instruments de navigation. Cette expérience est bien plus qu'une simple aventure, ou une démonstration à la mode. Je ne suis pas là pour jouer les cascadeuses à la petite semaine. Je veux représenter un idéal, une chance de repousser les limites de ce qu'on croyait possible. Je compte bien saisir cette chance à bras-le-corps. Rien ne pourra m'arrêter, à part un incident technique, bien sûr. J'ai la tête dans les nuages, au sens propre et figuré.

Alors que le ballon continue de s'élever, la tension monte en moi à vive allure. Je sais que le moment crucial approche. Malgré mes entraînements intensifs avec Jacques et nos comparses dans cette affaire, malgré ma confiance en notre matériel, une boule d'anxiété se forme dans le creux de mon estomac. Heureusement que j'ai fait l'impasse sur le camembert ! Après tout, personne n'a encore tenté l'expérience. Je suis équipée d'un prototype.

Nul ne peut prédire la réussite d'une telle folie, pas même son concepteur.

Je fixe l'horizon, cherchant à repousser mes craintes. Le ciel est d'un bleu profond, parsemé de nuages vaporeux comme de la ouate. J'ai presque l'impression de deviner l'orbe de la Terre dans le lointain. Ce panorama à couper le souffle ne doit pas me détourner de la tâche qui m'attend. Bientôt, je vais atteindre l'altitude idéale, le point de non-retour.

Je me remémore le visage de Jacques avant le départ, grave, mais déterminé.

« Tout va bien se passer, ma Jeanne ».

Ses mots sont comme une bouée de sauvetage dans mes alarmes de dernière minute. Malgré mon attitude frondeuse et indépendante, malgré ma volonté d'agir en tant que personne majeure et responsable, je veux aussi que mon mentor soit fier de moi : Jeanne sa meilleure élève, son amante assidue. Je n'imagine pas ma vie sans lui. Nous verrons dans quelques instants si la réciproque est possible.

Le ballon atteint finalement l'altitude prévue. C'est maintenant ou jamais. Je respire profondément, pour calmer les battements frénétiques de mon cœur. Puis, avec un mélange de peur et de détermination, je me dirige vers le rebord de la nacelle.

La brise fraîche fait voler mes cheveux échappés de mon bonnet alors que je me tiens là, sur le point de réaliser un acte audacieux qui me donne des picotements plus douloureux que ceux de l'atmosphère glaciale sur mes joues. Je jette un dernier regard vers le sol, où je ne distingue plus la foule que comme un tas de fourmis. Puis,

sans plus attendre, je franchis le pas, je libère le ballon et me lance dans le vide, dans mon simple panier d'osier.

La sensation de tomber en vol libre dans le ciel est indescriptible. Je n'ai plus le soutien de l'aérostaf, des machines, de l'hydrogène. Je tombe à pic comme un oiseau sans ailes. Pendant un moment, j'ai l'impression que le temps s'est arrêté, que je flotte dans un univers parallèle où seuls le vent et le vide règnent en maîtres. Puis, la réalité me rattrape, et je suis secouée par les turbulences qui sifflent à mes oreilles. Un instant de panique me traverse alors que je m'accroche à la nacelle, priant pour que mon équipement fonctionne comme prévu.

Enfin, avec un soulagement immense, je sens la traction du parachute qui se déploie et ralentit le mouvement. Grâce aux améliorations apportées à son prototype, Jacques a trouvé une solution pour que je ne sois pas ballottée en tous sens, comme il l'a été lors de son précédent saut. La toile de canevas très légère, recouverte de papier, embrasse une colonne de sept mètres de diamètre, mais elle est percée en son centre, ce qui permet un écoulement harmonieux de l'air. Le sommet du pavillon est agrémenté d'une cheminée d'un mètre environ de hauteur, donnant à l'air comprimé une issue qui, sans accélérer la chute de l'appareil, lui conserve une direction sensiblement verticale. Tout cela n'était que de la théorie, avant que j'effectue ce saut dans l'inconnu. Je me sens comme un petit rat de laboratoire qui vient de trouver une échappatoire ! Je n'étais pas en quête de gloire, mais elle vient effleurer mon âme avec délectation.

En dessous de moi, Paris s'étale dans toute sa splendeur. Les rues animées semblent figées dans le temps, les passants regardent vers le ciel avec émerveillement alors

que je descends vers eux, en toute sécurité, en toute liberté. C'est une sensation incroyable d'autonomie totale face aux éléments, d'accomplissement pur.

Peu à peu, je parviens à entendre les cris et les acclamations de la foule qui se rassemble, applaudissant un exploit d'autant plus audacieux qu'il est commis par une personne du « sexe faible ». C'est un moment que je n'oublierai jamais, celui où j'ai repoussé les limites de ce qui était possible, où j'ai démontré que les femmes étaient tout aussi capables que les hommes dans le domaine de l'aéronautique. Nous ne sommes pas ces petites choses aux organes si fragiles qu'ils ne sauraient résister à la pression de l'air, comme le supposent les têtes chenues de l'académie des sciences.

Enfin, j'atteins le sol presque en douceur, je saute de mon panier pendant que ma voilure s'étale majestueusement dans l'herbe comme la parure d'une reine. Je suis tout de même satisfaite d'avoir enfilé en toute discrétion un pantalon sous ma jupe. Je me redresse d'un air fier, époussetant des résidus de poussière inexistantes sur ma tenue froissée, et je reçois de plein fouet les acclamations de l'assemblée. Je suis accueillie par les bras ouverts de Jacques. Ses yeux brillent d'admiration, et d'un sentiment indéfinissable, alors qu'il me félicite pour mon courage et mon succès.

— Pour un peu, je vous embrasserais en public, mademoiselle Jeanne, murmure-t-il à mon oreille.

— Un peu de tenue, monsieur Garnerin ! Est-ce du soulagement que je vois dans ton regard ? plaisanté-je, aurais-tu douté de ton matériel, ou pire, de ton élève ?

— Jamais, ma douce ! Ensemble, nous avons réussi l'impossible, et rien ne pourra plus nous arrêter. Je vous

prie de m'accorder votre main, mademoiselle Labrosse !
lance-t-il sur un ton enthousiaste.

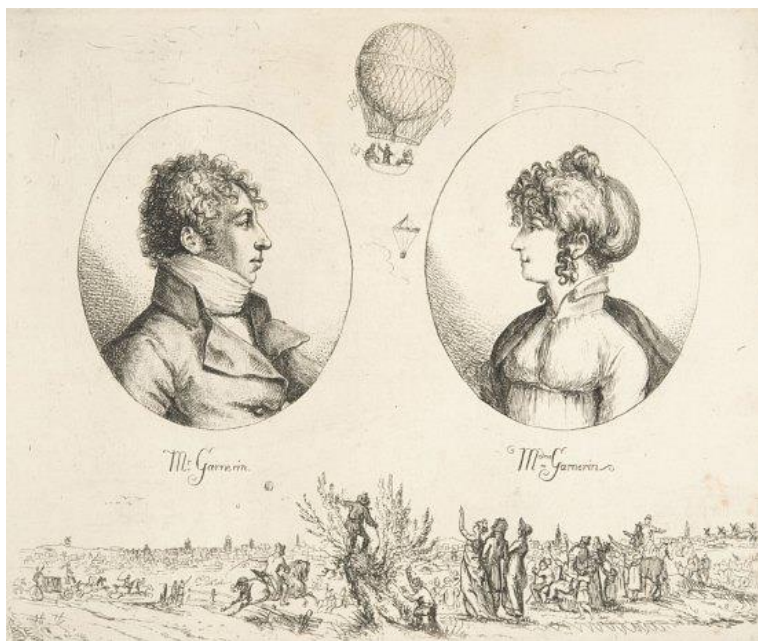
La surprise me coupe le souffle plus radicalement que l'atterrissage après neuf cents mètres de chute libre ! Je ne peux m'empêcher de lui sauter au cou, sous les hourras du public, des journalistes et de toute notre équipe d'aérostiers.

Même si notre aventure semble terminée, je sais que ce n'est que le début d'une nouvelle ère. Les cieux sont désormais ouverts à tous ceux qui rêvent de voler, hommes et femmes confondus. Je crois que je continuerai à jouer un rôle dans cette révolution aérienne, inspirant les générations futures à poursuivre leurs propres projets audacieux.

Alors que je regarde le ballon qui disparaît à l'horizon, je sens un immense sentiment de fierté m'envahir, qui surpasse la joie de cette insolite demande en mariage. J'ai accompli quelque chose d'inédit. Je ne suis pas une personne d'exception, mais une véritable pionnière.

Nous sommes le 12 octobre 1799 et je suis la première femme au monde à avoir sauté en parachute.

Le 12 octobre 1799, Jeanne Geneviève Labrosse, élève et future épouse d'André-Jacques Garnerin, est la première femme à sauter avec un parachute. Le 11 octobre 1802, elle dépose au nom de son mari le brevet n° 195 sur l'appareil dit "parachute", destiné à ralentir la chute de la nacelle d'un ballon après l'explosion de celui-ci.



Portraits de Monsieur et Madame Garnerin (André-Jacques Garnerin et Jeanne Labrosse), par Christoph Haller von Hallerstein (vers 1803) [Philadelphia Museum of Art](#) Crédit illustration : domaine public



Illustration reproduisant le croquis accompagnant le brevet n°195 du parachute de Garnerin déposé le 11 octobre 1802.

© Crédit illustration : Agence Secrète (pour l'INPI)